

BOULANGER et ANARCHISTE

Mario Gotto

Nouvelles



Now
Future
Éditions

Sommaire

Introduction	9
PREMIÈRE PARTIE	
<i>Des gens, des lieux, des rêves</i>	13
La petite fenêtre du deuxième étage	15
La pluie, la boue, la mort	21
Alisol contre les motards	25
Les deux frères de la rue des Canadiens	43
Un dimanche à Molenbeek	55
L'ultime adieu de madame Ivan	59
Sainte Thérèse d'Avila et les coussins de Niharra	67
Personne ne viendra te chercher	73
J'ai pris la mer	87
DEUXIÈME PARTIE	
<i>Boulangier et anarchiste</i>	101
Fabrice	103
Et je devins boulangier	107
Lettre ouverte au mondialiste Verhofstadt	141
Et je devins anarchiste	147
<i>Épilogue</i>	167
C'était son ombre, j'en suis sûr	169

Introduction

Chaque vie mériterait d'être racontée, écrite, imprimée et gagnerait ainsi une certaine éternité. Je raconte l'histoire de personnes, mortes ou vivantes, qui ont en commun d'être des gens ordinaires, dont on ne parle pas dans les livres d'histoire. Mais ils ont eu une place dans ma vie. Ils y ont laissé une trace, parfois immense. Je sais que leur empreinte en a marqué d'autres que moi.

Ces histoires se passent dans des lieux où j'ai vécu, dont peu se souviennent. Ils existent encore bien entendu, mais le paysage qui les entoure a changé. Des arbres ont poussé, les terrils ont été rasés, des maisons ont été construites, d'autres se sont écroulées et ont disparu. On peut encore malgré cela retrouver et décrire leurs configurations anciennes. J'y tiens tellement.

Ces gens, ces lieux, je voulais que vous les connaissiez. C'est à cause ou grâce à eux que je suis ce que je suis car ce qui nous « fait », ce sont des gens et des lieux, et bien entendu aussi des lectures et des rêves. C'est le fil de ce recueil et surtout de sa première partie.

Dans la seconde partie, je raconte ma « construction personnelle », l'apprentissage de « mes » métiers, celui de boulanger et celui de militant.

Un boulanger, amoureux de son métier disait : « Faire du pain au levain et aux farines de blés anciens, c'est comme dresser un animal sauvage ». Un autre

racontait: « Mon levain est fait de seigle. Je le connais et l'accompagne. Je n'ai pas de recette. J'observe la réaction de ce que je mets en place, et j'agis au bon moment grâce au jugement que j'ai développé dans la pratique; il faudrait peut-être mener sa vie comme on fait le pain », concluait-il.

Je suis pleinement d'accord avec ces deux assertions. À l'époque de mon apprentissage, ces questions liées à l'origine des farines, à l'utilisation de levain ne se posaient pas ou si peu. Aujourd'hui je travaille les blés anciens, bios et n'utilise que mon levain d'épeautre. Mes pâtes sont sauvages. Mon four est chauffé par une énergie primaire issue directement de la nature: le feu de bois.

Sans doute à cause de tous ces éléments se lient dans mon esprit la boulange et l'anarchisme.

On parle aujourd'hui de post-anarchisme, d'un anarchisme indéfini, revisité à la lumière des nouvelles réalités et du monde d'aujourd'hui. Cela me va. Je ne tente pas de me situer dans telle ou telle tendance, ni dans un courant ou une théorie anarchiste. Je suis loin de toute violence, de l'image que colporte le souvenir de la bande à Bonnot, du désespoir romantique et de toutes les caricatures qu'évoque le terme anarchisme. Ma démarche se veut éducative, ouverte aux autres et aux idées nouvelles. L'anarchisme que j'entends est une non-adhésion. Je peux soutenir ponctuellement une démarche, qui que ce soit qui la porte, sans adhérer à aucune doctrine, en gardant ma liberté de critique et d'action. Le besoin de me dire anarchiste est lié au besoin d'affirmer mon indépendance par rapport à tous partis, à toutes organisations. Mon anarchisme est aussi un mode de vie, un comportement fait de respect envers les personnes, une perspective sereine et positive mais qui

oblige à l'action. Celle-ci va du local, de la création de lien social à l'occupation d'usines ou d'églises, de la participation aux manifestations collectives à la désobéissance civile. Mon anarchisme, c'est une volonté farouche de tenter de changer le monde, de lutter contre l'injustice et l'oppression. C'est encore éviter qu'un autre pouvoir s'installe sur les cendres d'un pouvoir ancien, confisquant comme souvent l'initiative de ceux qui font le changement.

C'est un désir irrépressible d'être et de vivre libre. Ce désir, je l'espère, transcende les textes qui suivent.

La petite fenêtre du deuxième étage

Je n'arrivais pas à me détacher de l'idée qu'ils l'avaient précipité du haut de la falaise, dans la rivière.

Assis à la table de la salle à manger aménagée dans l'ancienne étable, nous voyions, par la fenêtre du coin cuisine, l'autre versant de la vallée de Palomar. « On n'a jamais su où ils l'ont enterré », continuait Poldo en nous désignant d'un large geste de la main les coteaux faits de prairies, de bois et d'à-pics rocheux qui nous faisaient face. Son émotion était perceptible, la nôtre aussi et pour ma part je ne me risquais plus à poser la moindre question. Ma gorge s'étranglait et je n'aurais pu aller au bout d'une phrase. Je gardais donc pour moi cette idée que Ramón et ses quatre compagnons avaient fini une balle dans la tête et avaient disparu dans les eaux noires du rio Nalon.

Poldo, de son vrai nom Leopoldo Cañedo Alvarez, légèrement plus âgé que Marlène, le cousin préféré de la famille, souriant, séducteur, flambeur et sorteur, avait vécu une quinzaine d'années à Paris, d'où il venait régulièrement rendre visite avec son frère Emilio et leurs épouses respectives à la famille de Marlène installée à Bruxelles. Quand arrivaient les « Parisiens », habillés de la dernière mode, avec toujours un cadeau pour chacun, c'était la fête. On coupait le jambon, on mettait sur le feu la plus grande casserole où l'on cuisait

la *fabada*¹ la plus riche qui soit, garnie qu'elle était de *chorizo*, *morcilla*², *lacon* maigre et gras³ à la fois. Le cidre et le vin coulaient à flots. La fête durait tout le week-end. On tentait d'oublier le passé, la misère, le franquisme et la haine qu'il véhiculait.

Poldo était rentré en Espagne après la mort de Franco en 1975. Goya, sa femme, ne supportait plus son exil et voulait retrouver son pays, ses Asturies, ses montagnes verdoyantes, ses rivières, ses *horreos*⁴, ses fêtes, l'élégance aristocratique dont se paraient les femmes le dimanche, quand on laissait la besogne de côté pour se réunir entre amis autour d'immenses tablées couvertes de nappes blanches. À la sortie du franquisme, l'Espagne manquait de tout et singulièrement d'ouvriers spécialisés capables de construire l'économie. Comme réparateur de télévisions, Poldo était des plus recherchés : impossible de commercialiser les télévisions couleurs en Espagne sans techniciens pour les installer et les réparer. Et la télévision allait être un moyen de communication indispensable dans la transition démocratique.

Poldo et Goya s'installèrent à Palomar, de l'autre côté de la montagne qui sépare ce village de Puerto, le village de Marlène. Ils occupent en fait la maison du grand-père de Poldo. On n'a pas touché à sa structure. C'est une maison robuste, aux murs épais dont l'arrière s'appuie sur la roche elle-même. On a juste transformé l'étable en cuisine-salle à manger où trône une belle table en bois épais. La toute petite fenêtre du second,

-
1. Sorte de cassoulet, plat typique des Asturies à base de grosses fèves et de cochonnailles.
 2. Boudin noir local.
 3. Bloc de lard maigre.
 4. Grenier à céréales, construit en extérieur, en bois et à l'architecture très particulière.

qui laisse à peine passer un corps pas trop grand, est restée telle qu'elle était. C'est par cette petite fenêtre qu'avaient fui José, le père de Poldo, et Adelino, son oncle.

Trois individus s'étaient présentés ce jour-là. Inconnus dans la région. Ils voulaient José et Adelino. Le chef de famille de l'époque, Ramón, n'était ni communiste, ni socialiste et encore moins franquiste bien sûr. Plutôt une sorte de *gentleman-farmer*, qui ne voulait que le bien autour de lui, qui aidait l'un ou l'autre dans le besoin. Mais il n'ignorait rien des engagements républicains de ses deux fils.

Les visiteurs l'ont menacé: « Si tu ne dis pas où sont tes deux fils, nous t'emmenons à Oviedo. » Ils l'ont emmené avec quatre autres villageois. Aucun des cinq n'est jamais arrivé à Oviedo et bien sûr n'est jamais rentré chez lui. « On n'a jamais retrouvé leur corps. Mon grand-père Ramón est enterré quelque part, là-bas », nous dit Poldo en nous désignant la fenêtre de la cuisine d'où l'on voit le versant opposé de la vallée.

José et Adelino avaient fui de justesse par la petite fenêtre du deuxième étage, celle qui donne sur la prairie à l'arrière, juste au-dessus de la roche sur laquelle est appuyée la maison. Adelino fut le premier à passer clandestinement en France. José fera huit longues années de prison. À sa libération, il prit le temps de faire deux enfants, Poldo et Emilio, et avec eux il rejoindra plus tard son frère à Paris. José et Adelino ne reviendront jamais vivre dans leur pays.

Les Asturiens sont ceux qui ont résisté jusqu'au bout au coup d'État de Franco. Ils le paieront très cher et très longtemps. Le régime persécutera la population asturienne jusqu'à la mort de Franco, arrêtant, tuant,

poussant à l'exil ceux qui ne faisaient pas allégeance. Bien sûr dans cette résistance, les mineurs étaient le fer de lance.

Ce dernier vingt août, Poldo et Goya nous avaient invités, Marlène et moi avec Luis-Alberto, Luis et Monse, pour déguster les calamars dans leur encre préparés par Goya. Nous avons échangé les souvenirs de Paris, de Bruxelles et peu à peu la conversation avait glissé sur les souvenirs plus anciens, plus douloureux. Tout cela était parti d'une question sur cette fameuse petite fenêtre du deuxième étage. Je comprenais maintenant pourquoi on l'avait maintenue telle qu'à l'origine. En terminant son histoire, Poldo a répété ce qui l'obsède : « Je ne sais toujours pas ce qu'ils ont fait de son corps ».

Il régnait un lourd silence autour de la table. Par la fenêtre de la cuisine, c'était la falaise de l'autre côté de la vallée qui occupait mon champ de vision. J'ai imaginé le corps de Ramón Cañedo Gonzalez tombant, les mains liées dans le dos, la tête trouée d'une balle au milieu du front.

Après avoir reçu ce texte, Yvette Lecomte, une amie, m'a fait parvenir la réflexion suivante :

« Ton histoire appelle dans ma mémoire les souvenirs transmis par mes amis Asturiens émigrés à Liège.

À 80 km de Palomar, au col de Tarna, il y avait un puits naturel dans la montagne choisi par les franquistes pour y jeter les corps des opposants au fascisme.

Durant les années du franquisme, une tradition était respectée, j'ai eu l'occasion d'y participer, celle d'un pique-nique dans la montagne : tous les opposants au régime de Franco montaient "par un heureux hasard" le même jour, au même endroit dans la montagne, au col de Tarna, pour pique-niquer... mais avant tout, tu t'en doutes, pour y célé-

brer subversivement la mémoire des victimes et s'opposer au pouvoir en lui disant que tout le monde connaissait ses exactions.

En 1985, dix ans après le départ de Franco, la tradition se perpétuait: grand pique-nique familial et *meeting* politique, là-haut dans la montagne! Des gens surgissaient de partout, femmes, hommes, enfants. Des groupes mangeaient en famille, entre amis sur la petite plaine qui prend place au col. Ils se connaissaient ou se reconnaissaient. Mes amis m'expliquaient les rôles des uns et des autres dans la résistance...

Un pouvoir qui était tel que tu le décries et aussi une opposition, une résistance, une volonté de battre le fascisme, ce sont ces actes d'individus "naturellement militants", de structures d'accueil au niveau international, des plateformes d'accueil citoyen, syndical, politique qu'il nous faut continuer à mettre en place, à soutenir, et aussi à valoriser au niveau des pouvoirs locaux.»

Pour acheter la suite,
cliquez [ici](#).

